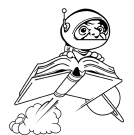




# Radieux



Greg Egan

# Radieux

## Du même auteur

### Romans :

*La Cité des permutants* : Robert Laffont « Ailleurs & demain », 1996 ;  
réédition Le Livre de Poche, 2000

*L'Énigme de l'univers* : Robert Laffont « Ailleurs & demain », 1997 ; réédition  
Le Livre de Poche, 2001

*Isolation* : Denoël « Lunes d'encre », 2000 ; réédition Le Livre de Poche, 2003

*Téranésie* : Robert Laffont « Ailleurs & demain », 2001 ; réédition Le Livre  
de Poche, 2006

### Nouvelles :

*Baby brain* : ... Car rien n'a d'importance « FANTØM », 1994 (nouvelle  
publiée en plaquette - épuisé)

*Notre-Dame de Tchernobyl* : DLM « CyberDreams », 1996 (recueil de quatre  
nouvelles - épuisé)

*Axiomatique* : DLM « CyberDreams Poche », 1997 (recueil de quatre  
nouvelles - épuisé)

*Cocon* : DLM « Minipoche », 1999 (nouvelle publiée en plaquette - épuisé)

*Axiomatique* : le Béliat et Quarante-Deux, 2006 (recueil de dix-huit  
nouvelles)

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire aux auteurs,  
illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

**Le Béliat'**  
**50, rue du Clos**  
**77670 Saint-Mammès**  
**France**

**ou**

**[www.belial.fr](http://www.belial.fr)**

*Luminous*

© 1998, Greg Egan

Traduit de l'anglais (Australie)

par Sylvie Denis, Francis Lustman, Quarante-Deux, Francis Valéry

Traductions harmonisées par Quarante-Deux

© 2007, le Béliat' (Saint-Mammès) & Quarante-Deux (Aulnay-sous-bois) pour  
la présente coédition

Illustration de couverture © 2007, Nicolas Fructus

- *Paille au vent* (sous le titre *Comme paille au vent* dans le volume *Notre-Dame de Tchernobyl*, DLM, 1996)
- *L'Ève mitochondriale* (inédit)
- *Radieux* (*Étoiles vives* n°3, le Béliâl'/Orion, 1998)
- *Monsieur Volition* (inédit)
- *Cocon* (*Cyberdreams* n°4, DLM, 1995 – nouvelle lauréate du prix des lecteurs des revues *Asimov's Science Fiction* et *Science Fiction Chronicle* en 1995)
- *Rêves de transition* (*Notre-Dame de Tchernobyl*, DLM, 1996)
- *Vif Argent* (*Bifrost* n°11, le Béliâl', 1998)
- *Des raisons d'être heureux* (*Étoiles vives* n°7, le Béliâl'/Orion, 1999)
- *Notre-Dame de Tchernobyl* (*Notre-Dame de Tchernobyl*, DLM, 1996)
- *La Plongée de Planck* (inédit – nouvelle lauréate du prix des lecteurs de la revue *Locus* en 1999)

## Sommaire

Paille au vent .....	13
L'Ève mitochondriale .....	47
Radieux .....	83
Monsieur Volition .....	131
Cocon .....	157
Rêves de transition .....	205
Vif Argent .....	229
Des raisons d'être heureux .....	275
Notre-Dame de Tchernobyl .....	325
La Plongée de Planck .....	369
Bibliographie de Greg Egan, par Alain Sprauel .....	417

# Paille au vent

traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry  
harmonisé par Quarante-Deux

**E**L *NIDO DE LADRONES* (le Nid de Voleurs) occupe un territoire de forme vaguement elliptique situé à cheval sur la frontière entre la Colombie et le Pérou. Il s'étend sur cinquante mille kilomètres carrés de plaines, à l'ouest de l'Amazone. Il est difficile de dire avec précision à quel endroit la forêt pluviale naturelle cède la place aux espèces modifiées propres à El Nido, mais la biomasse totale du système doit approcher le milliard de tonnes. Des tonnes de matériaux structurels, de pompes osmotiques, de collecteurs d'énergie solaire, d'usines chimiques cellulaires, de moyens de communication et de calculs biologiques. Tout cela sous le contrôle de ceux qui en sont les créateurs.

Les informations fournies par les anciennes cartes et les précédentes bases de données sont obsolètes. En manipulant l'hydrologie et la chimie du sol, en agissant sur le régime des pluies et le taux d'érosion, la végétation a complètement remodelé le terrain : elle a changé le cours de la rivière Putumayo, noyé de vieilles routes sous les marais, élevé des chaussées secrètes dans la jungle. Cette géographie biogénique demeure dans un perpétuel état de flux — à tel point que même le témoignage des rares transfuges en provenance d'El Nido perd très vite de son actualité. Quant aux images fournies par les satellites, elles sont dépourvues du moindre sens : sur l'ensemble des fréquences, la voûte de la forêt dissimule ou falsifie délibérément la signature spectrale de tout ce qui se trouve au-dessous.

Les toxines chimiques et les défoliants sont parfaitement inutiles : les plantes et leurs bactéries symbiotiques sont capables d'analyser la plupart des poisons et de reprogrammer leur métabolisme pour les rendre inoffensifs — voire pour les transformer en nourriture —, et cela plus vite que nos systèmes experts en guerre agricole n'arrivent à inventer de nouvelles molécules. Les armes biologiques sont circonvenues, subverties, domestiquées ; la plupart des gènes du dernier virus que



nous avons introduit, létal pour les plantes, ont été retrouvés trois mois plus tard incorporés à un vecteur bénin utilisé dans le réseau élaboré de communications d'El Nido. L'assassin s'était métamorphosé en garçon de courses. Toute tentative pour brûler la végétation est rapidement étouffée sous du gaz carbonique — ou par des produits ignifuges plus sophistiqués si l'on emploie un carburant auto-oxydant. Une fois, nous avons même déversé quelques tonnes d'éléments nutritifs mélangés à de puissants radio-isotopes, dissimulés dans des composés chimiquement impossibles à distinguer de leurs équivalents naturels. Nous avons suivi les résultats par imagerie gamma : El Nido a séparé les molécules chargées d'isotopes — probablement en fonction de leur vitesse de diffusion à travers les membranes organiques —, puis il les a confinées et diluées, avant de les recracher à l'extérieur.

C'est pourquoi, lorsque j'ai appris qu'un biochimiste d'origine péruvienne, un certain Guillermo Largo, avait quitté Bethesda au Maryland avec des outils génétiques ultra-secrets — fruits de ses propres recherches mais entière propriété de ses employeurs — et s'était évanoui au sein d'El Nido, je me suis dit : *Enfin une bonne excuse pour leur balancer le gros pruneau*. Depuis près d'une décennie, la Compagnie soutenait l'idée d'une réhabilitation thermonucléaire d'El Nido. Le Conseil de Sécurité aurait contresigné. Les gouvernements ayant officiellement autorité sur la région auraient été ravis. Des centaines d'habitants d'El Nido étaient soupçonnés de violer la loi américaine — et la présidente Golino mourrait d'envie de prouver qu'elle pouvait cogner fort au sud de la frontière, indépendamment des propos qu'elle tenait dans sa propre maison. Après ça, elle aurait pu passer à une heure de grande écoute et expliquer à la Nation qu'elle pouvait être fière de l'opération *Retour à la Nature*. Et prétendre que les trente mille fermiers réfugiés dans El Nido pour essayer d'échapper à la guerre civile larvée en Colombie — qui étaient désormais délivrés pour toujours de l'oppression tant des terroristes marxistes que des barons de la drogue — auraient salué son courage et sa détermination.

Je n'ai jamais su pourquoi ça ne s'était pas effectivement produit. Des difficultés techniques à garantir l'absence de tout effet de bord inopportun en aval, au niveau de l'Amazone elle-même, le fleuve sacré — qui aurait anéanti une quelconque espèce protégée particulièrement télégénique avant la fin du mandat électoral en cours ? La crainte qu'un chef de guerre au Moyen-Orient puisse interpréter un tel acte comme une autorisation de fait à utiliser ses propres petites armes à fission, bien minables, amassées de longue date, sur une minorité dérangeante — déstabilisant ainsi la région d'une manière tout à fait indésirable ? La peur de sanctions commerciales japonaises maintenant que ces antinucléaires fanatiques d'Écomarchands étaient de retour au pouvoir ?

On ne m'a pas montré les résultats des modélisations géopolitiques calculées par ordinateurs. J'ai simplement reçu mes ordres — encodés dans le scintillement des tubes fluorescents de mon supermarché de quartier, glissés entre deux remises à jour de l'étiquetage des gondoles. Déchiffrés grâce à une couche neurale supplémentaire au niveau de ma rétine gauche, les mots se sont détachés en lettres rouge sang sur le fond coloré des rayonnages du magasin, à la gaîté fadasse.

Je devais pénétrer dans El Nido et récupérer Guillermo Largo. Vivant.

\*  
\* \*

Vêtu comme un agent immobilier des environs — je n'avais omis ni le téléphone bracelet plaqué or, ni la plus abominable des coupes de cheveux à trois cents dollars —, j'ai visité le logement abandonné qu'avait occupé Largo à Bethesda, une banlieue au nord de Washington, juste au-delà de la frontière du Maryland. L'appartement était moderne et spacieux, meublé avec soin mais sans opulence — à peu près ce que n'importe quel bon logiciel de marketing aurait essayé de lui vendre, sur la base de son salaire moins les éventuelles pensions alimentaires.

Largo avait toujours été catalogué comme « brillant mais peu sûr ». Quelqu'un qui constituait un risque potentiel pour la sécurité, mais bien trop talentueux et productif pour qu'on envisage de se passer de ses services. Il était placé sous contrôle de routine depuis que le Département de l'Énergie — splendide euphémisme — l'avait engagé dès sa sortie de Harvard en 2005. Une surveillance bien trop routinière, de toute évidence... mais je comprenais qu'un dossier sans tache depuis trente ans ait pu engendrer un certain relâchement. Largo n'avait jamais essayé de dissimuler ses opinions politiques ; il restait discret néanmoins, davantage par convention sociale que par subterfuge. Il évitait de porter des tee-shirts à l'effigie de Che Guevara lorsqu'il se rendait à Los Álamos, mais il n'avait jamais véritablement agi en fonction de ses convictions non plus.

On avait bombé une peinture murale dans son salon dans des teintes proches de l'infrarouge (visibles par la plupart des ados branchés de Washington, sinon par leurs parents). C'était une reproduction de l'œuvre tristement célèbre de Lee Hing-cheung, *Mosaïque du plan aux héros du nouvel ordre mondial*, une image numérique disséminée sur tous les réseaux au commencement du siècle. Des chefs politiques du début des années quatre-vingt-dix, nus et imbriqués les uns dans les autres, Escher rencontrant ainsi le Kama Sutra, déposaient des étrons fumants dans leurs crânes respectifs, ouverts mais vides par ailleurs. L'effet était emprunté au satiriste allemand George Grosz. Le dictateur irakien admirait son propre reflet dans un miroir à main — l'image était la reproduction exacte de la couverture d'un magazine contemporain sur laquelle la moustache avait été retouchée pour lui donner un air hitlérien fort approprié. Le président des États-Unis tenait — horizontalement mais prêt à être renversé — un sablier où s'entassaient les otages amaigris dont il avait reculé la libération pour assurer l'élection de son prédécesseur. Tout le monde avait été casé quelque part — y compris le premier ministre australien, représenté sous les traits d'un morpion qui essayait en vain de placer ses petites mâchoires autour de la gigantesque bite présidentielle.

Je n'avais aucun mal à imaginer qu'un certain nombre des troglodytes néo-maccarthystes du Sénat succomberaient à une crise d'apoplexie si — ah quel ennui — on procédait jamais à une enquête sur la défection de Largo. Qu'aurions-nous dû faire ? Refuser de l'engager s'il se trouvait posséder un seul torchon illustré d'une reproduction de *Guernica* ?

Avant son départ, Largo avait remis à zéro tous les ordinateurs de son appartement, y compris le système multimedia. Mais je connaissais déjà ses goûts musicaux pour avoir écouté un échantillonnage de quelques heures de surveillance audio où planait du mauvais Ska coréen. Pas d'ethno-solidarité révolutionnaire de bon aloi, pas d'envoûtante flûte des Andes ; c'était bien dommage — j'aurais nettement préféré. Ses étagers contenaient plusieurs manuels de premier cycle universitaire de biochimie en triste état, probablement conservés pour des raisons sentimentales, et quelques douzaines de classiques vieilliss de la littérature et de la poésie, en anglais, en espagnol et en allemand. Hesse, Rilke, Vallejo, Conrad, Nietzsche. Rien de moderne et rien qui n'eût été imprimé après 2010. En quelques mots adressés au système domotique, Largo avait effacé toutes les œuvres numériques qu'il avait jamais possédées, balayant ainsi le dernier quart de siècle de son archéologie personnelle.

J'ai feuilleté les livres survivants, même si ça n'avait pas grande utilité. Un des textes portait une correction manuscrite de la structure de la guanine... et un passage d'*Au cœur des ténèbres* avait été souligné. Marlow, le narrateur, réfléchissait à un mystère : l'équipage du bateau à vapeur — tous membres d'une tribu cannibale dont les provisions de viande d'hippopotame pourrie avaient été jetées par-dessus bord — ne s'était pas encore rebellé pour le dévorer lui. Après tout :

*Nulle crainte ne tient contre la faim, nulle patience n'en viendrait à bout, le dégoût n'existe tout simplement pas en sa présence ; et quant à la superstition, aux croyances, à ce qu'il vous plaît de nommer principes, ils sont bien moins que paille au vent.*

De cela, je ne pouvais discuter — mais je me demandais pourquoi Largo avait remarqué ce passage plus particulièrement.

Peut-être avait-il, à l'époque, fait écho à ses propres interrogations, lorsqu'il essayait de se justifier après avoir accepté une bourse de recherche du Pentagone ? L'encre était décolorée et le livre lui-même avait été imprimé en 2003. J'aurais préféré disposer d'une copie de ce qu'il avait écrit dans son journal personnel au cours des deux semaines qui précédaient sa disparition — mais ses ordinateurs domestiques n'avaient pas été systématiquement surveillés depuis près de vingt ans.

Je me suis installé à son bureau, devant l'écran vide de sa station de travail. Largo était né en 1980, à Lima, dans une famille de la classe moyenne, théoriquement catholique et très vaguement de gauche. Son père, un journaliste travaillant pour *El Comercio*, était mort d'un accident vasculaire cérébral en 2029. Sa mère, âgée de soixante-dix-huit ans, exerçait toujours ses fonctions d'avocate pour une compagnie minière internationale. Elle consacrait son temps libre à accomplir les formalités de l'*habeas corpus* pour les parents des extrémistes disparus, un passe-temps que ses patrons toléraient puisqu'il leur permettait de se gagner, à peu de frais, quelques bons points auprès du petit monde des actionnaires. Guillermo avait un frère aîné, chirurgien à la retraite, ainsi qu'une sœur plus jeune, enseignante dans une école primaire. Aucun des deux ne menait d'activités politiques.

Il avait fait la plus grande partie de ses études en Suisse et aux États-Unis. Après son doctorat, il avait occupé une série de postes dans la recherche au sein des instituts gouvernementaux, de l'industrie biotechnologique et des universités ; tous avaient plus ou moins les mêmes véritables commanditaires. À cinquante-cinq ans, trois fois divorcé mais toujours sans enfants, il n'était jamais revenu à Lima que pour rendre de brèves visites à sa famille.

Après *trois décennies* passées à travailler sur les applications militaires de la génétique moléculaire — involontairement au début, mais très rapidement sciemment —, qu'est-ce qui avait bien pu déclencher sa soudaine défection pour El Nido. S'il était parvenu, par l'effet d'une double pensée cynique, à réconcilier la recherche pour l'armée avec de pieux sentiments libéraux,

c'était du domaine du grand art. Son dernier profil le suggérait pourtant : d'un côté il ressentait une immense fierté pour ses réalisations scientifiques, d'un autre il se dégoûtait lui-même lorsqu'il considérait leur but ultime. Ce conflit était en passe de se dissiper pour laisser place à une indifférence plus confortable ; c'était une dynamique psychologique bien connue dans l'industrie.

Il semblait que Largo avait admis — en son for intérieur et voici trente ans déjà — que ses « principes » étaient *bien moins que paille au vent*.

Peut-être avait-il décidé, sur le tard, que tant qu'à faire la pute, autant que ce soit correctement en vendant son savoir-faire au plus offrant — même si cela signifiait passer des armes génétiques en contrebande à un cartel de la drogue. J'avais étudié ses comptes : pas de fraude fiscale, pas de dettes de jeu, rien qui aurait pu laisser penser qu'il avait jamais vécu au-dessus de ses moyens. Trahir ses employeurs — comme il avait fait pour ses idéaux de jeunesse en se joignant à eux — avait pu lui paraître tout à fait approprié comme geste de par son nihilisme, mais sur un plan plus pragmatique, il était difficile d'imaginer qu'il ait pu trouver l'argent et les conséquences à la clef aussi tentants que ça. Qu'avait bien pu lui offrir El Nido ? Un compte numéroté sur un satellite et une nouvelle identité au Paraguay ? Les plaisirs sordides de la vie aux frontières de la ploutocratie du tiers-monde ? Il aurait eu tout à gagner à profiter de sa retraite dans son pays d'adoption, tout en soulageant sa conscience en écrivant un ou deux essais au vitriol sur la politique étrangère dans un quelconque netzine de gauche que personne n'aurait lu, puis en se persuadant finalement qu'un État qui lui accordait une telle liberté d'expression méritait probablement tout ce qu'il avait fait pour le défendre.

Ce qu'il avait fait *exactement* pour le défendre — quels outils il avait mis au point avant de les voler —, ça, je n'avais pas le droit de le savoir.

[à suivre]